

## Paris au temps du corona 5

*Déconfinement : une libération qui rime avec effraction, et avec déception. De quel côté se tourner, pour reprendre espoir, dans un monde où le terminal numérique est devenu notre mère à tous ?*

Il va falloir sortir du cocon étouffant et rassurant de ces journées sans affrontements, nos dirigeants, la télévision, internet s'étant donné le mot pour nous baigner d'une douce léthargie, avec des films qui nous déportent et nous déposent dans le temps d'avant le sida, d'avant nos échecs de l'âge adulte, pour moi celui d'une vie enclavée dans le quotidien de parents âgés, mais périodiquement animée par l'élan parisien de mes sœurs aînées venues en vacances, foisonnante de la vie secrète des chats, escargots, herbes et objets à la tendresse offerte : l'écran s'allumait au salon sur *Arsenic et vieilles dentelles*, déjà œuvre de mémoire, qu'il me fût donné de découvrir ainsi, et sur *Le gendarme et les gendarmettes*, plus proche de l'actualité « culturelle » de l'époque.

A minima il va y avoir les sollicitations intempestives : invitations qu'il va falloir gérer pour ne pas être submergée, annihilée par la pensée de l'autre, à laquelle il faut s'accorder pour le rencontrer et pour demeurer auprès de lui le temps nécessaire, alors que je commençais à peine à m'entendre et à m'écouter. Cet autre avec lequel la confrontation va redevenir incontournable, alors que je me contentais bien, après tout, de sa présence symbolique, en bordure de mon existence. Mais cette présence, quelle qu'en soit la forme, est ce qui me révèle au monde du vivant, où je ne fais sans cela qu'affleurer ; cette perche que l'autre m'a si souvent soustraite, en me découvrant insuffisamment conforme ou disponible à son gré, me renvoyant alors dans les limbes. J'ai perdu le pli pour donner le change, et consolider les frontières, dans une alternance précaire de rencontres et de solitude. Me voici donc à nouveau menacée de mort.

Désolée, je suis même incapable d'avoir peur comme tout le monde. Malgré tout c'est bien la contagion par l'autre qui m'inquiète, et je devrais pouvoir, en mettant les choses au mieux, être un peu à l'unisson.

Première sortie sans aucune raison <sup>1</sup>: achats compulsifs de vêtements aux couleurs qui claquent, et qui me font envie. L'aliénation à peine voilée : les prix étaient imbattables, voyez-vous ; et puis j'avais besoin de nouvelles affaires comme étendard pour me frayer un passage dans « le monde d'après » ; enfin, il s'agit fondamentalement d'un acte citoyen de nature à relancer l'économie.

Parmi les premiers lieux annoncés comme devant rouvrir au public : le Musée des Illusions et l'Esplanade des Invalides. Ça promet ! Ou alors, en plus martial, nous avons le Champ de Mars.

Je vais néanmoins prendre l'herbe sur les carrés autorisés, où se presse une foule digne de Nice au mois d'août. Groupes de gens normaux, qu'un tropisme a rapprochés aussitôt que permis. Des policiers circulent dans les rangs pour faire respecter les distances de sécurité, reconvertis de la chaussée aux *jet-sitters*. Je suis bien évidemment seule et ne risque pas d'être en infraction.

Quotidien surréaliste. Les caissières, la coiffeuse, la kiné portent des visières de mineur, pour se protéger des scories que nous sommes. Ou l'inverse, qui n'est pas plus réconfortant.

Les terrasses ont rouvert et étalent à nouveau un spectacle de bonheur insouciant. Mais la salle est vide. Et dans l'arrière-salle, on fait les comptes. Les corps sont, à nouveau, légalement accessibles, mais pour longtemps marqués du sceau de la mort.

---

<sup>1</sup>Allusion à l'attestation de déplacement que chacun devait porter sur lui, précisant le motif de sa sortie sur une liste limitative.

Contraste entre la nudité insolente de certains jeunes visages et le défilement des légions bâillonnées, qui regardent souvent au sol, l'air honteux.

Des pans entiers du monde se sont engouffrés et désintégrés dans le numérique : visites virtuelles qui nous plombent sur nos chaises, visioconférences auxquelles je n'ai pas accès, les malentendants dont je suis ayant seulement droit, dans le meilleur des cas, à des sous-titres qui ressemblent à des rébus à déchiffrer.

L'école a repris avec des enfants auxquels on interdit de se toucher entre eux et de toucher les adultes. Après avoir condamné le tissu social qui nous irriguait et dans lequel les anciens parmi nous se souviennent d'avoir grandi –trop contraint et chronophage pour nos vies de plus en plus pressées– puis pas assez rentable aux yeux des gestionnaires –aujourd'hui jugé imprudent et peu écologique– nous sommes en train de fabriquer de nouveaux singes de Harlow<sup>2</sup>.

Qu'importe ! L'humanité continue de s'inventer, pour le meilleur comme pour le pire. Par bonheur, j'y suis attentive, fascinée par son pouvoir d'imagination.

[Les épisodes antérieurs de ces « chroniques » se trouvent, dans leur dernière version, sur mon site auteur, <https://raymondereneeferrandi.wordpress.com>]

Raymonde Ferrandi

---

<sup>2</sup>Dans les années 60, Harlow entreprit de vérifier en laboratoire la théorie de l'attachement émise quelques années plus tôt par Bowlby, selon laquelle la relation chaleureuse est plus importante que le besoin de nourriture pour expliquer la force de la relation à la mère, et pour poser les bases du développement futur. Harlow isola des bébés macaques en leur donnant le choix entre deux « mères » : une armature présentant un biberon et une autre recouverte de fourrure. Les bébés allaient téter quand ils avaient faim, mais revenaient aussitôt se blottir contre la « mère » de fourrure. Plus tard ces individus étaient incapables d'une vie sociale et sexuelle avec leurs congénères.